

Les étudiants allemands à la taverne

Autor(en): **Aurio, Isidore**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 15

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194221>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Les étudiants allemands à la taverne.

Maintes fois nous avons entendu exprimer des plaintes assez vives contre nos étudiants, qui, au dire de beaucoup de gens, ne sont pas assez sérieux, ne suivent pas assidûment leurs études et cultivent mieux la chope, la pipe ou la cigarette que les sciences ou les lettres.

On leur reproche encore de veiller trop tard, de troubler parfois le sommeil des Lausannois par des réjouissances bruyantes, de tirer les sonnettes et de dépendre les enseignes.

Eh bien, savez-vous que nous avons grand tort de nous plaindre ainsi... Mais nos étudiants sont des modèles au contraire, ce sont presque des anges, si l'on examine donc ce qui se passe ailleurs.

Lisez donc les lignes suivantes, publiées dans le *Petit Marseillais* :

Les étudiants allemands se partagent en deux classes bien distinctes : Les travailleurs ou *piocheurs*, qui ne font partie d'aucun cercle, vivent très retirés, suivent assidûment les cours de l'université, et les *étudiants* proprement dits, c'est-à-dire ceux qui fréquentent les tavernes, vident maintes chopes, se battent pour une grimace, pour un rien, continuent, en un mot, les traditions du passé. Les premiers ne portant pas la casquette, et leur visage n'étant agrémenté d'aucune balafre, diffèrent peu des bourgeois ordinaires, et sont considérés par les autres à peu près comme de simples *philistins*.

Il y a, à Berlin, une cinquantaine de sociétés d'étudiants, appelées *Corps*, *Burschenschaft* et *Landmanschaft*, et le yécéen des provinces arrivant dans la capitale pour commencer sa carrière universitaire n'a que l'embarras du choix ; car, chacune de ces sociétés cherche à recruter le plus grand nombre possible de membres. Si le jeune homme est d'humeur conservatrice et chauvine, il se fera présenter dans un *Corps* ; s'il a quelques tendances libérales, il s'affiera à une *Burschenschaft* ; enfin, s'il est l'un tempérament pacifique et encore quelque peu timide, il fera partie d'une *Landmanschaft*, société n'ayant aucune couleur politique, et dans laquelle le duel n'est pas obligatoire.

Le novice aura à passer ensuite par les différents grades de *gross-fuchs* (renard d'herbe), *brand-fuchs* (renard de feu) et *bursch* (compagnon), avant d'arriver aux dignités suprêmes de *bemoostes-haus* (maison moussue) et *alter herr* (vieux monsieur). Les grades ne s'obtiennent que par rang d'ancienneté. Il y a quelquefois cependant des avancements rapides dus à des exploits exceptionnels, ou bien lorsqu'on a fait preuve d'une puissance d'ingurgitation extraordinaire.

La hiérarchie n'existe plus guère aujourd'hui que de nom. Autrefois, le « renard » passait un couple de semestres sous la protection d'un *bursch* ou de tout autre dignitaire. L'investiture se faisait d'une manière solennelle :

— Mon fils, disait le *bursch*, n'oublie jamais que tu es membre de l'une des plus vieilles institutions de l'Allemagne, que tu as de nobles traditions à conserver et de nobles devoirs à remplir. Il te faudra prouver ton courage, même au prix de ton sang. Sois toujours ferme et intrépide devant une rapière, comme à table devant un bock. Songe bien que tu es le dépositaire d'une partie de l'honneur de notre société, etc.

Le *bursch* protégeait son « renard », veillait à ce qu'il se battit en temps opportun, à ce qu'il bût convenablement ; et, de son côté, celui-ci portait le parapluie du *bursch*, l'aïdait à endosser son paletot, remplissait son verre, ouvrait son recueil de chants à la page indiquée par le président dans les réunions des tavernes, etc... que ne raconte-t-on pas encore !

Aujourd'hui on n'est guère « renard » que pendant un mois ou deux ; après son premier duel, on devient l'égal de la maison la plus « moussue » et même la plus mousseuse des écoles.

Les réunions à la taverne ont lieu deux, trois ou quatre fois par semaine, selon les règlements et les ressources pécuniaires des différentes sociétés. Ces tavernes se trouvent situées, quelques-unes dans les sous-sols des grands restaurants ; ce sont pour la plupart des bâtisses spéciales : un rez-de-chaussée, au fond d'une cour, dans une rue un peu isolée. Dans l'unique salle pas très

propre, une longue table en bois brut, quelques rapières accrochées aux murs, quelques bustes de poètes et d'empereurs, la statue de Gambrinus — dieu de la bière ; — dans un coin, un piano ; tout près du piano, une armoire contenant les archives de la société et les recueils de chants ; de bonnes chaises solides, et c'est tout.

Chaque réunion se divise en trois séances différentes : séance d'administration, séance de discussion et *kneipe* (taverne). Ce qui se passe dans les deux premières de ces séances intéresserait fort peu nos lecteurs. Mais, dans la troisième, c'est autre chose !

Donc, vers dix heures du soir, la séance de discussion étant close, le président du *kneipe*, ordinairement un gai et joyeux luron, saisit une rapière avec laquelle il frappe trois ou quatre grands coups sur la table, allume la pipe présidentielle — une grosse pipe de deux mètres de long — et demande le silence.

— Renards, emplissez les verres ! s'écrie-t-il. Nous avons, ce soir, un grand nombre de toasts inscrits sur notre programme et j'espère que vous ferez honneur à chacun d'eux !

Ce sera d'abord, par exemple, la santé d'un membre nouvellement admis, ou celle d'un camarade qui vient de passer victorieusement sa licence et retourne dans sa ville natale. « Messieurs, dira le président, c'est avec regret que je vous annonce le départ du docteur X..., qui retourne parmi les philistins, après avoir passé de brillants examens. Vous savez comment l'étudiant X... a toujours compris la camaraderie. Ça a été un brave compagnon, toujours le dernier à quitter la taverne, toujours le premier aux nobles combats, ainsi que l'attestent d'ailleurs les belles cicatrices qui rendent si belle sa figure amie. Bu-vons donc en son honneur une salamandre sonore et éclatante !... Renards, à vos verres !... Un ! Deux ! Trois ! ! ! »

Et, chacun des assistants choque bruyamment son verre contre celui de son voisin et l'agite en frappant quelques secondes. Pendant ce temps, le président frappe aussi sur la table

avec la rapière. C'est un bruit assourdissant.

— *Prosit!* (A votre santé!)

On vide son verre d'un seul trait.

— Un! Deux!! Trois!!!

Et les verres retombent sur la table, d'un seul coup, à l'unisson. Cela s'appelle boire une salamandre.

Les « renards » distribuent ensuite les recueils de chants, et le président indique une page — celle-ci par exemple : le *Chant de Départ d'un Bursch* :

Maison mousse! que Dieu me conduise!
Je retourne dans la maison du philistin,
A mes premières amours, au village natal,
Où, hélas! je deviendrai philistin moi-même.
Adieu, mes vieilles rues droites ou tortueuses!
Je ne vous égayerai plus de mes chansons!...

Cette chanson a douze couplets. Voici le dernier :

Jusqu'au village voisin accompagnez-moi?
Amis, buvons ensemble un dernier verre.
Soyez joyeux! N'attristez pas mon âme!
Un dernier verre! Un dernier souhait! Un dernier adieu!..

Ces recueils de chants des étudiants allemands comprennent environ six cents hymnes : chansons à boire, romances, ballades et surtout chansons en chœur avec le classique refrain : *Valleri, valleri, valleri*, et dont plusieurs sont signées Goethe, Schiller, Körner, Uhland, avec musique de Weber, Mozart, Lortzing, etc., etc.

Chaque toast porté par le président augmente la gaieté des assistants. « Chanson! » succède à « chanson! » « salamandre! » à « salamandre! » et c'est à peine si, vers une heure du matin, le président criant à tue-tête et frappant sur la table à grands coups de rapière peut obtenir deux secondes de silence, pendant lesquelles il commande :

— A cheval, Messieurs!

Alors, chaque étudiant enfourche sa chaise et, autour de la table, commence une chevauchée désordonnée. Les sièges, quelque solides qu'ils soient, craquent souvent. Généralement, c'est à ce moment-là que le propriétaire de l'établissement, timide partisan de ce genre d'équitation, fait son entrée dans la salle avec une figure renfrognée

— Vive le propriétaire! A la santé du propriétaire! Une salamandre de tonnerre au propriétaire!

— Messieurs, je vous en prie!... réplique ce dernier.

— Bien parlé! Vive le propriétaire! ajoutent les tapageurs.

Que faire? Le *proprio* jette un regard attristé sur ses meubles, et voyant qu'il perd son temps à prêcher le calme et la raison, il disparaît.

C'est le signal du départ.

— Il a raison, le bourgeois, dit un étudiant; ces meubles, après tout, lui appartiennent. Il faut lui pardonner de les aimer!

Et les étudiants se dispersent. Les

uns regagnent leur gîte; d'autres vont finir la fête dans les cafés avec les papillons de nuit; les plus obstinés s'installent plus ou moins confortablement, les coudes sur la grande table, entre des bocks pleins que les renards encore valides ont soin de leur apporter avant de quitter la taverne...

La bonne du restaurant, sale, mal peignée, les manches retroussées, vient éteindre les lumières...; puis la table tourne, tout tourne, les sièges ne sont plus solides... Et les premiers rayons du soleil, traversant les épais nuages de fumée dont la salle est obscurcie, laissent contempler, étendus sur des bouts de cigare, quelques formes humaines, aux visages décomposés, chantonnant encore le gai refrain : *Valleri, valleri, valleri!*

ISIDORE AURIO.

Les bombes et les Parisiens.

L'accoutumance de la population parisienne aux explosions de dynamite devient quelque chose de merveilleux, nous dit la *France*. La bruyante gaieté du quartier latin n'a pas été troublée une seconde par la bombe du restaurant Foyot.

Un des faits les plus typiques s'est passé au café Rouge, où la musique et la limonade vont de pair, et qui est situé à deux pas du lieu de l'accident.

Lorsque l'engin éclata, les artistes chargés de présider à l'absorption harmonique des bocks, jouaient une gavotte. Le chef d'orchestre battait distraitemment la mesure, l'œil tiré vers les jolies consommatrices; le premier violon palpitait sur sa chanterelle; le second faisait des effeffs de quatrième corde, et la flûte égrenait ses notes de cristal.

Tout à coup une détonation formidable retentit, aussitôt suivie de cris, de rumeurs, du bruit éparpillé de glaces qui se brisent. Tout le monde se lève, inquiet; on court vers la rue et, en deux minutes, on est mis au courant, renseigné sur les causes exactes de l'explosion.

Alors chacun de hausser les épaules et de retourner qui à son bock, qui à son mazagran. Le chef d'orchestre rejette sur ses épaules les flots un instant dérangés de sa chevelure d'ébène, et d'un ton tout naturel :

— Reprenons, messieurs.

Et le concert continue.

Les quadrilles de Bullier n'ont pas subi une seconde d'interruption.

Au théâtre de l'Odéon, quand le coup de tonnerre du restaurant Foyot se répercuta violemment dans la salle, il n'y eut qu'un court, très court instant de stupeur. La toile descendit. Mais quand on apprit que ce n'était là qu'un attentat anarchiste, chacun respira, et l'homme aux programmes se reprit à glapir :

« Voilà l'*Entr'acte*... Demandez croquets, sucre d'orge, la valence. »

L'émotion n'avait duré, montre en main, que huit minutes.

Le nombre des générations humaines depuis Jésus-Christ.

Nous ne nous faisons généralement qu'une idée assez vague de la durée du temps et de la multiplication de l'homme, dit H. de Parville, dans les *Annales politiques et littéraires*.

En 1662, un nommé Pierre Smith quitta Rotterdam et émigra dans l'Amérique du Nord. Or, aujourd'hui, il existe 5647 Smith. Tous les descendants du premier Smith se réunissent annuellement à New-York dans un banquet. C'est le banquet bien connu des Smith. Il y a des descendants riches et des descendants pauvres, mais tous arrivent au jour dit de toutes les parties de l'Amérique. Cette année, le président du banquet avait 76 ans. Ainsi, en deux siècles environ, un homme a donné à l'humanité près de 6000 hommes. Et ce fait n'a rien de bien exceptionnel, car il suffit d'admettre, pour expliquer ce gros chiffre, que les membres de cette famille se sont mariés à 29 ans et ont eu trois enfants en moyenne.

Quant à la durée du temps, on s' imagine que le nombre des générations est énorme depuis Jésus-Christ ou depuis une date un peu arriérée de notre histoire. C'est encore une illusion. M. Faraguet, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, vient de le démontrer par un petit calcul bien simple. « Prenons, par exemple, dit-il, la naissance et la vie du Christ, et admettons, pour témoin de ces événements si considérables, un individu âgé de 20 ans, à cette époque. Cet individu aura pu recueillir *de visu* tous les faits relatifs à l'existence du Christ.

Supposons maintenant qu'il ait vécu au-delà de 80 ans et, qu'à cet âge précis, à l'an 60 de notre ère, il ait transmis la tradition à un autre individu alors âgé de 20 ans, puis que celui-ci ait fait de même, et ainsi de suite jusqu'à l'époque actuelle. Pour savoir combien d'existences ainsi mises bout à bout, en se croisant de 20 ans, seraient nécessaires pour la transmission orale depuis la naissance du Christ jusqu'à nos jours, il suffit, dit M. Faraguet, de faire la division du milésime 1894 par le nombre 60, et comme le quotient de l'opération est 31, avec un reste 34, on en déduit qu'il suffit pour cela de 32 générations.

L'aspirant officier.

Faut qu'on bon cordagni satsé féré le legnu, qu'on bon tailleu pouéssé repé-tassi on bosson et qu'on bon fretâi ne